

## A MON ALMA MATER

(COLLÈGE DE MONTRÉAL)

A l'occasion de la visite de Monseigneur Bruchési

Au flanc du Mont-Royal, que gravissait Cartier,  
On trouve un doux asile, un toit hospitalier ;  
De la sainte vertu, le Ciel en fit hospice ;  
O combien nobles sont ces fils de Saint-Sulpice !  
Sur ce flanc surplombant autrefois les vallons,  
Ils dirigent en paix un vaillant nid d'aiglons.  
Ces jeunes rois, grandis, gardant avec noblesse  
L'enseignement donné par leur sainte sagesse,  
Ont au loin répandu des parfums précieux  
Cueillis dans le jeune âge, avec un soin pieux.  
Ces prêtres dévoués ont produit pour l'Église  
Vingt-cinq nobles prélats !... Quelle sainte devise !...  
Manitoba vous doit son fervent défenseur,  
Et Montréal heureux chante le successeur  
De son digne Pasteur, qui sommeille en sa tombe.  
Ce fût, hélas ! pour nous, une triste hécatombe !  
Dormez, ô saint vieillard ! dormez au sein de Dieu,  
Le Ciel, de votre vie, a couronné le vœu.  
Celui qui, dans ses mains, tient aujourd'hui les rênes,  
Saura bien de l'impie anéantir les chaînes,  
Et Dieu, qui l'a choisi, dans sa juste bonté,  
Conservera sur tous sa douce autorité.

Mais l'Autel n'a pas seul couronné votre zèle :  
Saint Yves vous sourit, saint Luc vous est fidèle.  
Grands apôtres épris d'un si pur dévouement,  
Vous recevrez aux Cieux votre couronnement !  
Des enfants de Thémis et des fils d'Esculape,  
Beaucoup firent chez vous une agréable étape.

A chanter dignement votre sincérité,  
Frères, je reconnais mon incapacité ;  
Mais, permettez-m'en, non, je ne puis me taire,  
Un fils ne peut ainsi laisser sa tendre mère.  
Vous qui m'avez formé, nourri de vos conseils,  
J'honore encor vos soins à nul autre pareils.  
O mon Alma Mater, que de réminiscences  
Sont, de mon cœur craintif, les seules récompenses.  
Je vous revois encor, dispos et pleins de feu,  
Parcourant à grands pas les doux séjours du jeu :  
Au billard infidèle, on monte une croisade,  
Ici ce sont des chants et là c'est la charade,  
Puis en rond se déroule un flot majestueux.  
Mais, perçant tout-à-coup les cris tumultueux,  
La cloche babillarde, égrenant son clochique,  
Livre, au frêle battant, un combat homérique !  
Allons, chers compagnons, laissons là les échecs,  
Allons nous délasser sur de vils thèmes grecs.  
Phèdre, Horace, Virgile et le bouillant Homère  
Viennent nous égayer de leur cuisant mystère ;  
C'est là que le combat, tout en étant muet,  
En devient plus cruel, s'il doit être complet.

Enfin du directeur, on annonce la fête,  
Ah ! il me semble encor revoir sa blanche tête !...  
Mon Dieu ! Qu'il était beau, ce jour tant attendu !  
Nos désirs accomplis, le travail suspendu !  
C'était un grand congé, qui couronnait l'adresse,  
Où la reconnaissance, ornant notre jeunesse,  
Savait dicter des mots agréables au cœur  
D'un père vénéré : l'amour était vainqueur !

Toujours joyeux, heureux, c'est la vie au collège ;  
Hélas ! Pourquoi fut-il en quitter le cortège ;  
Vous, jeunes écoliers, apprenez à bénir  
La main qui vous conduit, gardez-en souvenir.  
Pour nous, ces jours sont loin. Adieu trop douce joie !  
Le monde nous a pris et conserve sa proie ;  
Mais, si d'un monde vain, nous labourons la mer,  
Nos cœurs tendent toujours vers notre Alma Mater.

*J. R. Legault*

## LE CRIME DE L'HABITANT (\*)

CONTE CANADIEN

Ce que l'on est convenu d'appeler la rébellion de 1837-38, parce que nos braves Patriotes n'avaient pas réussi, était terminé, le hideux bourreau Colborne n'avait plus rien à incendier, plus rien à craindre : le Canada commençait à respirer, la crainte de perdre cette jolie colonie avait décidé l'Anglais à lui accorder ce qu'elle réclamait.

Sous la direction d'hommes énergiques, dévoués à la Patrie, les traces sanglantes du parcours des troupes s'effaçaient graduellement, les villages sortaient de leurs ruines, les champs se couvraient de riches moissons.

(\*) Tous droits réservés.

Nous entendons par habitant l'homme des champs, suivant le sens donné à ce nom au Canada.

Au prix des plus lourds sacrifices, les fils des martyrs de Saint-Eustache et de Saint-Benoît avaient reconstruit leurs églises, les cloches lançaient de nouveau leurs appels joyeux dans les campagnes.

D'année en année, les deuils s'apaisaient, tandis qu'en certaines demeures on continuait de pleurer un absent... c'étaient les pauvres déportés à l'autre extrémité du globe, en Australie.

\* \*

L'année 1845 s'achevait sans incidents bien remarquables.

A Saint-Benoît, dans le rang appelé Côte Saint-Jean, à la bifurcation du chemin de la Côte Rouge, qui est la route d'Oka (1), se voyait alors une mesure délabrée, abîmée, dont les ais disjointes, disloqués, livraient passage à tous les vents.

Tout y sentait l'abandon, ou une négligence coupable. Les clôtures du terrain adjacent, vermoulues, laissaient de larges espaces béants ; la terre, mal cultivée, présentait un amas de toutes les mauvaises herbes y croissant en pleine liberté.

Cette propriété n'était pas abandonnée, cependant : de la cheminée sortait un mince filet de fumée, dans l'étable à demi-démolie on entendait renâcler un cheval, quelques poules maigres caquetaient dans la remise, dont les portes brisées laissaient voir la misère. La neige couvrait le sol ; d'instinct, les pauvres petites bêtes se tenaient tout au fond du hangar, cherchant quelque grain dans le tas de saletés cent fois retournées déjà par elles.

Dans la mesure, c'était le même laisser aller ; une singulière tristesse planait dans ces places nues, où l'on ne voyait aucun crucifix, aucune image pieuse ou naïve.

A la cuisine, un vieux poêle rouillé dont les tuyaux s'effritaient, laissant passer la fumée, les étincelles, lorsque tourbillonnait la bise qui semblait toujours hurler dans cette demeure ; un bahut, auquel la porte ne tenait plus que par un gond plié ; trois chaises aux pieds branlants, une petite table crasseuse, dont un coin était tout tailladé par le couperet du fumeur. Au dessus de la table, pendu à un crochet, un vieux fusil hors d'usage.

Dans la place attenante, chambre à coucher, un vieux lit de bois, une paille sale et dure, sans draps de lit, une couverture de cheval toute déchirée ; à quelques clous au mur, des vêtements pleins de boue ou de poussière.

La troisième place, ce qu'on appelle le bas-côté, devait avoir servi de cuisine d'été : mais ses murs, à l'époque dont nous parlons, étaient crevés, le toit effondré.

C'était l'image de l'imprévoyance coupable, du désordre le plus absolu, peut-être d'un bourrelement insurmontable.

Au coin du feu, un homme sombre et rêveur est assis. Quel est son âge ? — Ses cheveux sont presque blancs, mais son visage est celui d'un homme dans toute sa force.

Une barbe en broussaille lui couvre la figure ; des rides précoces creusent son front ; son regard, d'une fixité étrange, est empreint ou d'une douleur que rien ne peut apaiser... ou d'un remords terrible !

Aucun habitant ne franchit le seuil de cette demeure : ceux qui passent devant, murmurent des choses incompréhensibles ; on distingue les mots de traître, de Judas, dans les imprécations que profèrent les vieux ; mais on ne sait rien de certain, il n'y a que des on-dit, de vagues rumeurs.

M. l'abbé Chartier, le digne curé de Saint-Benoît en 1837, avait dû quitter le village à cause de ses sympathies peu cachées pour ses compatriotes. Presque tout ce qu'on est convenu d'appeler le bas clergé était, cela se conçoit, en faveur des pauvres charrues croyant en Dieu, risquant leurs vies et leurs biens pour ces deux principes sacrés : l'autel, le foyer, contenant tous les autres : droits religieux, droits civils, avec, au premier rang, le droit de parler la langue maternelle.

Réfugié aux États-Unis, le vénérable prêtre avait été apprécié tout de suite ; il y fut successivement

(1) Nous avons changé les noms des rangs et donné un nom fictif au personnage de notre récit.

curé, puis supérieur du Séminaire de Vincennes. En 1845, nous le trouvons curé de Saint-Grégoire-le-Grand, au comté d'Iberville, à huit lieues environ au Sud-Est de Montréal.

On comprend son désir de revoir son cher Saint-Benoît. Ce fut alors qu'il apprit, de son successeur, les bruits répandus sur le malheureux de la Côte Saint-Jean. Connaissant cet individu qui lui avait causé sa plus grande douleur à Saint-Benoît, et n'écoulant que son cœur d'apôtre, il résolut de le voir, de tenter un dernier et suprême effort.

Peut-être, à son ancien curé, le misérable voudrait-il avouer ?... Tant de charité n'obtiendrait-elle aucun résultat ?

M. Chartier, devant ces ruines animées, se sent l'âme étreinte de poignante angoisse. Il se rappelle l'aspect heureux de cette propriété quelques années auparavant ; il revoit la mère du traître cultivant ses fleurs dans les parterres symétriquement disposés du pied de la galerie jusqu'à la clôture toute coquette bordant la route... tout cela n'existe plus ! Sous la neige, on devine la terre lasse, ayant laissé s'épancher les surélévations constituant les corbeilles ; les tiges desséchées des chardons, de l'herbe Saint-Jean, percent seules la couche immaculée, comme de grandes larmes heurtées sur une blanche hermine.

Il pénètre dans l'infest taudis, saluant de paroles émues l'habitant affaissé, qui semble presque ne pas le voir. Il lui rappelle les temps anciens, il lui parle des amis disparus. Pas un reproche sur ses lèvres : sa présence paraît pourtant mettre mal à l'aise notre homme qui ne dit rien, ne desserre pas les dents.

Il faut qu'il trouve l'endroit sensible de ce cœur pétrifié, il veut savoir la cause de ce remords farouche.

— Dis-moi, Louia, pourquoi ne veux-tu pas te confesser ! Tu serais si heureux, après ! Quel que soit ton crime, il y a rémission.

— Je vous ai dit, M. le Curé, que c'est inutile de me tracasser avec ça. Vous dites que toute faute peut être pardonnée : qu'en savez-vous ?

— Malheureux ! ne te rappelles-tu plus ton catéchisme ? Ne sais-tu plus un mot de la Passion de Notre-Seigneur ? N'a-t-il pas pardonné au larron repentant ?

— Oui, vous dites tout cela, le catéchisme l'enseigne : mais ce qui me ronge là (il se frappe violemment la poitrine), cela ne peut s'effacer, rien ne peut me l'ôter de là !...

— Je ne sais pourquoi tu refuses de me dire ce que tu souffres ; demain, c'est Noël, le temps où, il y a quelques années, tu venais avec joie te mettre en règle avec ta conscience, où tu t'approchais avec bonheur de la Table Sainte.

— Depuis l'année néfaste qui vit la ruine de notre malheureux village, tes allures ont subitement changé. On chuchote tout bas des choses que ta manière d'agir justifie, quoi que ton curé ait fait pour en détruire l'effet. A moi, ton ancien curé, ton vieil ami, au confessionnal, tu peux tout dire ; Dieu ne rejette jamais un pécheur, si coupable qu'il soit.

— M. le curé, vous me faites mal, et c'est bien inutilement. Je me confesserais dix, vingt, cent fois, vous ne m'ôteriez pas ce qui me brûle la poitrine !

— Qu'en sais-tu, mon pauvre ami ? Est-ce que Notre-Seigneur n'aurait pas pardonné même à Judas ?

— Eh ! bien, monsieur le curé, lui a-t-il pardonné ? Non, n'est-ce pas ?... A moi non plus, il ne peut pardonner, il ne pardonnera jamais, vous dis-je !...

Des larmes, des larmes de sang, de rage, d'impuissance tout à la fois, tombent sur ce visage noirci : quelles souffrances souffre donc cet être ?

Le curé, ému jusqu'au fond de l'âme, lui prend la main : cette main est glacée. Tentant un dernier argument il lui dit :

— Tu aimais ta mère, pauvre Louis ; avec elle, la soutenant même, tu venais communier aux quatre fêtes avec les amis : n'aimes-tu plus ta mère ? Et si tu venais à mourir, as-tu la volonté d'être séparé d'elle pour l'éternité, d'ajouter à ton désespoir cette suprême désespérance ?...

— Tenez, vous me torturez !...

— Voulez-vous que je vous dise ?... Car je ne veux